

Une promenade de 1893, un déjeuner de 2006

La maire-adjointe aux finances de Déols était une vieille amie de la famille d'Anne-Laure. Elle l'avait mariée à Sébastien avec un regard ému et n'avait pu retenir une larme au moment de la signature des témoins. Tous les invités s'étaient ensuite dirigés vers l'église pour la cérémonie religieuse, où le curé expédia la bénédiction en une demi-heure. Damien entendit les commentaires outrés de la famille de sa cousine, tandis qu'il s'estimait ravi d'échapper à un plus long séjour sur ces bancs inconfortables.

L'ambiance était bonne, détendue, chaleureuse. C'était sans aucun doute le plus beau samedi de juin et Anne-Laure n'aurait pas pu choisir un meilleur jour pour son mariage avec Sébastien. Une légère brise rafraichissait les convives, le soleil baignait le jardin municipal et le vin d'honneur. L'air de l'Indre faisait du bien à Damien. Ce week-end tombait à pic pour décompresser un peu de ses obligations professionnelles.

Il y avait bien cinq cents personnes au vin d'honneur. La famille Pinson était bien installée dans la région. La maison, ou plutôt la bâtisse, qui hébergerait dans la nuit la famille proche où aurait lieu le dîner, appartenait aux Pinson depuis au moins cinq générations.

Quelques notables du coin prenaient un air important. Damien se surprit à les traiter de ploucs et se demanda s'il n'avait pas abusé un peu du champagne et de la sangria, ou si c'était simplement son esprit parigot.

Le hasard de ses déambulations l'avait fait quitter son groupe d'amis. En les cherchant vaguement du regard, tout en essayant de garder une contenance – il était hors de question qu'il passe pour un type seul au milieu des centaines d'invités –, il aperçut au milieu d'un groupe la grand-mère de sa cousine, la mère de sa tante donc. Elle s'appelait Paule et était légèrement voutée, sèche comme une trique, physiquement comme moralement. Il se rappelait qu'elle lui avait toujours paru vieille, inchangée, insupportable. Souvenirs de gosse, quand tous les adultes paraissent également vieux, de quinze ans à soixante ans.

Damien se rappelait les week-ends dans la bâtisse familiale, les interdits ridicules et les obligations d'aller jouer dehors parce qu'il faisait beau, cette impression d'être seulement toléré de respirer. Cette Paule lui avait toujours fait un peu peur. Lui faire la bise à chaque rencontre était élevé au rang de supplice ; plus tard il avait comparé cela à faire un calin à du papier de verre. En riant de ses souvenirs, il suivait la vieille femme des yeux qui passait entre les groupes, saluant ici ou là une connaissance. Quand même, pour ses quatre-vingts cinq ans, le mémé, elle tenait la forme !

Il était presque dix-huit heures, l'orchestre allait arriver et le dîner commencer. Les mariés saluèrent les convives moins intimes, ceux qui n'avaient été invités ni aux cérémonies ni à la fête. Damien rejoignit ses amis et cousins, échangea quelques mots sur Paule, que tout le monde détestait avec autant de vigueur que lui.

« C'est bien simple, dit Marie, une cousine, j'ai l'impression qu'elle a toujours été vieille. Mon père confirme qu'elle a toujours eu sa chevelure blanche. Il arrive pas à se l'imaginer autrement que continuellement pincée, étriquée, assise avec les bras comme si quelqu'un voulait les lui couper.

- C'est exactement ça, quand je pense, ajouta un cousin, qu'elle nous interdisait de nous jeter de l'eau à la figure en été !
- Arrêtez de vous moquer de mamie Paule, vous ! »

Anne-Laure avait surpris leur conversation. Elle n'était pas spécialement prompte à défendre sa grand-mère, mais elle supportait moyennement toutes les moqueries, surtout au sujet de sa famille. De manière générale, le second degré et l'ironie n'étaient pas franchement son humour préféré. Elle oublia vite l'affront et invita le groupe à aller se préparer.

Les choses sérieuses allaient pouvoir commencer. Tous les invités se saluèrent et se donnèrent rendez-vous pour vingt heures, le début de la soirée, la vraie fête qui allait célébrer dignement l'union d'Anne-Laure Pinson et Sébastien Hoffett. Damien y voyait aussi l'occasion de boire, danser et draguer.

Un verre vide à la main, Damien errait dans les couloirs de l'immense maison. « Mais quelle baraque trop grande... Où chuis, moi ? Faut que j'trouve cette nana, là, la blonde bouclée... » Pendant tout le dîner, il avait scruté cette jeune femme, deux tables plus loin. Au moment de l'ouverture du bal, il s'était précipité pour lui proposer une coupe de champagne. Tous les deux avaient bien bu et la discussion s'en trouva facilitée, virant parfois franchement au flirt, mains qui se touchent, genoux insistants, regards évocateurs.

Elle s'appelait Alexandra et avait été invitée par Sébastien, qu'elle connaissait du lycée. Prof de flûte traversière dans une école de musique. Depuis son adolescence, Damien fantasmaient sur les musiciennes qu'il cotoyait au solfège. Ils n'étaient que trois à faire du cor, trois garçons, le professeur devant naviguer entre quatre écoles municipales pour enseigner à seulement onze élèves. Encore aujourd'hui, dix ans après avoir touché son dernier piston, il se demandait ce qui avait pu pousser un garçon de huit ans sain d'esprit de vouloir jouer d'un tel instrument. Les parents peut-être... Heureusement, l'orchestre lui permettait de s'ouvrir des horizons et de découvrir que les flûtistes sont plus mignonnes que les clarinettes ou les violonistes. Toutes ses tentatives d'alors furent en revanche des échecs lamentables.

En discutant avec Alexandra, puis en dansant avec elle quand un DJ eût remplacé l'orchestre et rajeuni la piste de danse, les souvenirs de ses premiers émois pour les flûtistes remontèrent.

- Tu ne me croiras jamais si je te dis que tu es la première flûtiste qui se laisse séduire par moi... (Ils étaient passés assez vite au tutoiement, juste après le léger baiser dans le cou pendant un David Guetta).
- Qui te dit que je me suis laissée séduire ? Il y a plusieurs solutions, tu veux que je te les énumère ?
- Euh... Beuh, vas-y. (Il était impressionné par son phrasé parfait, malgré tout ce qu'elle avait bu.)
- Alors premièrement, je pourrais juste m'amuser un peu, auquel cas tu n'arriverais à rien ce soir. Deuxièmement, je pourrais juste être en train de t'allumer, auquel cas il n'y aurait pas séduction, mais jeu uniquement sexuel. Troisièmement, je serais effectivement en train de me laisser attirer par ton magnétisme de séduction, mais par jeu je n'en laisserais rien paraître. Tu préfères laquelle de ces trois solutions ?
- Euh...
- Alors ?

- Je t'avouerai qu'en fait peu m'importe laquelle des solutions est la bonne, pourvu que les résultats soient là.
- Ah ! je vois. Qu'importe le vin pourvu qu'on ait l'ivresse ?
- Vouï.

Et ça, l'ivresse, personne ne pouvait douter qu'ils l'avaient bel et bien. Tous les deux. Le dialogue décousu continua une bonne partie de la soirée, ponctué de quelques baisers volés.

Ne se rappelant plus ni quand ni comment il avait quitté la piste de danse et monté les étages, Damien descendit un escalier grinçant. Le bois des marches était creusé par les milliers de pas à travers les années. À cause de cette irrégularité ou de l'ébriété, son talon ripa sur un bord de marche, il tomba en arrière et glissa la dizaine de marches restantes. Le choc contre le plancher fit vibrer les murs alentours et une porte s'entrouvrit.

Finalement, il se résolut à être perdu et à attendre le lendemain matin pour appeler à l'aide. De toute façon, personne ne s'apercevrait de son absence avant deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire dans huit heures et demi. Il y avait de fortes chances pour que la pièce juste devant, dont la porte venait de s'ouvrir toute seule, soit une chambre. Damien poussa la porte et vit des meubles recouverts de draps blancs. Il n'y avait pas de lit mais on devinait un immense fauteuil sous un linceul poussiéreux. Damien aurait pu dormir sur une planche à repasser, ce fauteuil ferait donc l'affaire. Alors qu'il allait enlever le drap, il remarqua une armoire à moitié ouverte.

Elle contenait des cartons, des dizaines de cartons. Damien en ouvrit un et comprit qu'il s'agissait de toutes les photos de la famille Pinson, probablement depuis 1890, comme indiqué sur une boîte.

La première boîte contenait des photos récentes, en couleur. Damien se vit, jouant avec son frère et tous ses cousins-cousines dans une piscine gonflable. Celle-ci était marquée « été 1991 », celle-là « pâques 88 ». Ses parents, ses oncles et ses tantes, tous avec quinze ans ou vingt ans de moins... C'était drôle de tomber dessus un tel jour. Dommage qu'il soit seul et bourré. Il s'imaginait une projection de telles photos pendant le dîner, les réactions des invités et des mariés. Il pouffa.

Il ouvrit une deuxième boîte, remplie de photos sépia aux bords déchirés. Damien fut stupéfait par la ressemblance d'une aïeule de sa cousine avec la grand-mère Paule. Les hommes en canotier avec une petite moustache, les grandes robes et les ombrelles des femmes... et au milieu, assise dans la même position que Paule Pinson à la mairie dans l'après-midi, une vieille femme. Il avait déjà vu des photos de son grand-père, il était difficile de contester la filiation tant la ressemblance était frappante à âge égal. Mais là, ça relevait presque du clonage. Surprenant !

Il était probable que la ressemblance était accentuée par la faible lumière qui pénétrait dans la pièce. Aucune ampoule n'était en état de marche. Il y avait bien une vieille lampe à pétrole, mais Damien n'avait pas de briquet. C'est donc à la lueur de la lune et des lumières du jardin en fête qu'il regarda d'autres photos, ouvrit d'autres cartons.

En plus de l'histoire de la famille Pinson, Damien révisait l'histoire de France et de ses costumes à travers le siècle. Coiffures en choucroute des années 40, fines moustaches et cheveux gominés des années 30, robes à pois des années 60, coupe au gel des années 80, veste en jean avec pin's de 93... Il s'amusa à comparer les

différents formats de photographie, les grains. Là, un Polaroid, là une photo imprimée depuis un ordinateur, le classique 10x15 ou le format diapositive...

Plusieurs fois, il aperçut Paule Pinson, ou sa mère, ou sa grand-mère... Quelle ressemblance hallucinante. Il faudrait voir ça à la lumière. Deux photos éveillèrent cependant ses soupçons. L'une du 14 juillet 1945, l'autre du 14 juillet 1989. La photo montrait la place de la ville avec les décorations, la piste de danse. Paule, ou sa mère pour le cliché de 1945, posait devant l'orchestre. Mêmes poses, mêmes sourires, jusqu'à ce doigt de la main droite, décollé des autres. Était-ce possible qu'une posture se transmette de mère en fille ? À ce point ? Bien sûr, Damien avait le même sourire que sa mère et un de ses oncles, les photos de son grand-père à 25 ans étaient toubiantes de ressemblance, à tel point qu'on pourrait croire à un gag. Mais on trouvait toujours une différence, surtout pour les adultes : cicatrice, grain de beauté, regard... Il devait se rendre à l'évidence : les deux photos montraient, avec quarante-quatre ans d'écart, une seule et même personne. D'autant plus, il en prenait seulement conscience, qu'il n'avait vu aucune photo de Paule jeune, bébé, enfant, adolescente... Toujours adulte, toujours vieille...

Il ne cherchait plus à ne pas déranger et sortait les photos par poignées entières, à la recherche d'autres preuves. « épiphanie 2002 », « anniversaire de Germain, 98 », « octobre 2000 », « mariage Véronique / Martin, mai 95 », « Canada, août 79 »... Il mettait de côté celles cadrant Paule, lançait à l'écart les boîtes et les autres photos. Il aperçut son oncle et sa tante, vingt à quarante ans plus jeune, sa cousine, bébé, fillette...

Il n'était plus fatigué, même s'il sentait un mal de crâne monter le long de sa nuque. Les soixante photos qu'il avait sous les yeux couvraient une période allant d'une promenade de 1893 à un obscur déjeuner chez un notable de Déols, quatre mois auparavant.

Effrayé, pris d'une soudaine envie de vomir et rattrapé par la fatigue, Damien quitta la pièce pour aller dans les toilettes les plus proches. Le reste de la nuit se perdit dans les brumes de l'alcool et d'un joint offert par Thomas, un ami qu'il retrouva à l'écart de la piste de danse. Il n'avait plus la force ni l'envie de parler de sa découverte. Dans un éclair de lucidité, il décida d'attendre le lendemain.

Le soleil pointait franchement à travers les arbres, les oiseaux chantaient dans le jardin. Damien s'était effondré après sa discussion avec Thomas. Il n'avait pas retrouvé Alexandra et s'en fichait pas mal. Ses premières pensées, à son réveil, furent pour les photos. Il regarda sa montre, midi et demi, et se demanda ce qu'il devait faire. Le silence était ponctué de quelques bribes de conversation dans la cuisine au bout du couloir. Il décida qu'il n'avait pas faim.

Les souvenirs étaient peu précis, c'était à se demander s'il n'avait pas rêvé cette pièce, ces photos... Il fallait retrouver l'armoire, vérifier maintenant alors qu'il était sobre. Il fut étonné de retrouver la pièce aussi vite et se précipita vers l'armoire. Il glissa alors sur les photos qu'il avait laissé par terre dans la nuit. Étalé de tout son long, Damien redécouvrit l'existence de son coccyx et s'aperçut que le volet qu'il avait ouvert dans la nuit s'était refermé. Il mit presque une minute à comprendre comment il avait pu tomber. Ses mains touchèrent les photos et il se rappela qu'il en avait trié plusieurs dizaines qui montraient Paule toujours égale à elle-même.

Il se redressa, se massa le dos et observa les clichés après avoir ouvert tous les

volets.

Les brumes de l'alcool dissipées, il s'attendait à découvrir qu'il s'était trompé et que l'aïeule des années 1890 n'était pas Paule elle-même mais juste une arrière-grand-mère à la ressemblance surprenante. C'eut été logique, rassurant et rationnel.

À genoux, il examina à nouveau les personnes figées sur papier glacé, en noir et blanc, en couleurs, en sépia. La lumière du jour inondait la pièce, Damien avait bien dormi et sentait sa gueule de bois partir. Plus il regardait les photos, plus il était convaincu que la personne qu'il avait prise pour une aïeule du dix-neuvième siècle était bien Paule elle-même. C'était impossible. C'était fou. Il ne pouvait pas se tromper mais il n'arrivait pas à y croire non plus.

Il pensa tout haut : « Il faut le dire à quelqu'un, c'est trop gros. Personne me croira en fait, même avec les photos. Putain, c'est pas possible... »

Damien entendit une planche grincer. En se retournant, il vit Paule Pinson dans le cadre de la porte. Ses yeux vifs malgré son grand âge allaient des photos par terre au visage du jeune homme, en passant par les cartons déballés et fouillés. Son visage mince semblait très calme, serein. Ses colères étaient toujours froides, contenues. La dureté des punitions passaient dans la voix, les mots et le regard. Damien comme ses cousines et cousins en gardaient un terrible souvenir.

Toujours aussi calme, la vieille femme se mit à fixer Damien d'un regard métallique, dur. Un sourire laissait apparaître des dents trop parfaites pour ne pas être un dentier. Damien laissa tomber les quelques photos qu'il avait en main, leur chute sur le parquet perturba le silence pendant deux secondes.

« C'est donc toi qui a dérangé les photos ? Tu n'as donc toujours été qu'un sale petit fouineur ! »

La voix, la réflexion, le transportaient vingt ans en arrière, quand le pot de Nutella faisait l'objet d'opération commando pour en récupérer plus que la ration sévère d'une seule et unique tartine par jour. La pensée que Paule avait découvert son forfait et l'avait attendu toute la matinée mit une demi-minute à se frayer un passage à travers les nombreux souvenirs qui remontaient à la surface. Il comprit qu'il s'était piégé, tel le criminel qui revient sur les lieux de son forfait.

Patiente, Paule voulait sans doute jouer un peu. La pression psychologique avait toujours été son hobby favori, y compris sur son défunt mari. « Merde, pensa Damien, combien elle en a usé, depuis plus d'un siècle ? » Le soleil tapait dur au travers des fenêtres de la pièce mais Damien avait froid. De fines gouttelettes de sueur lui coulaient sur le front et dans le dos. Il frissonna.

D'une voix plus claire que jamais, elle lui reparla, comme si elle lui laissait le temps de bien réaliser ce qu'il en était : « Je vois à ton regard que tu commences, non, que tu as compris ma situation. J'espérais pour toi que l'alcool aurait dissipé tes souvenirs. Hélas, ce n'est pas le cas. »

Calmement, elle se dirigea vers une petite commode, souleva le drap blanc qui la recouvrait et ouvrit un tiroir. Elle en sortit un long poignard. Damien reconnut un couteau de chasse, son grand-père avait le même et s'en servait pour dépecer le gros gibier. De la manière la plus naturelle au monde, elle ferma la porte et jeta la clef de l'autre côté de la pièce.

La nuit avait été trop courte, Damien savait que ses réflexes seraient émoussés, d'autant qu'il ne s'était jamais battu contre quelqu'un armé d'un poignard. Ses mains tremblaient tandis que son esprit cherchait une arme à portée de main.

Elle évita aisément le premier carton de photos, mais l'un des deux suivants,

lancés avec plus de force, la toucha au front et la fit chanceler. Elle restait une vieille personne peu assurée sur ses jambes ! Damien se jeta sur elle et fit jouer tout son poids pour la faire tomber. Il serra son poignet droit pour lui faire lâcher le couteau. Elle avait une force étonnante, Damien ne pouvait pas la maintenir à terre d'une main en tentant de lui faire lâcher son arme. Il la gifla deux fois et se fit griffer au cou. Son mouvement de recul lui fit lâcher le poignet droit et il évita de justesse le poignard qui passa à quelques millimètres de son visage.

Elle recula désespérément sur ses fesses et se releva une fois hors d'atteinte. Damien toucha sa blessure au cou, il saignait. Il vit à peine Paule courir vers lui mais l'entendit tomber. Elle avait glissé sur les photos laissées par terre. Elle était vulnérable. Mais Damien pensait plus à la griffure profonde qu'il avait au cou, il sentait que de la peau avait été arraché et il en avait la nausée. Il tenta d'ouvrir la porte avant de se rappeler qu'elle avait été fermée.

En cherchant la clef, il vit le poignard, lâché par Paule dans sa chute. Il le ramassa tandis qu'elle se relevait difficilement. Il se demanda soudain pourquoi elle voulait le tuer et ne put s'empêcher de poser la question.

« Mais Paule, pourquoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Pour toute réponse, la vieille femme poussa un cri de harpie et se jeta sur lui, les mains en avant. Damien eut bêtement le réflexe d'écarter le couteau, comme s'il avait voulu ne pas blesser la grand-mère. Les doigts des mains centenaires se serrèrent sur son cou avec une force inouïe qui lui fit lâcher son arme. Après avoir cherché à les déserrer, Damien frappa Paule au visage avec les poings, mais elle tint bon. Elle levait trop la tête pour qu'il attrape ses yeux. En se débattant, il cogna la petite commode de l'entrée et fit tomber la lampe à pétrole. Le verre se brisa. Damien saisit le bas de la lampe et frappa la tête de Paule avec, de toutes les forces qui lui restaient.

Le coup fit lâcher prise à la vieille Pinson, qui se retrouva à genoux, haletante. Damien se rendit compte, d'après le poids du réservoir, qu'il était plein. Le temps d'y penser, Paule avait déjà récupéré le poignard et fonçait sur lui pour le suriner à la poitrine. Dans un geste réflexe, le jeune homme fit écran avec ses mains, sans lâcher ce qu'il restait de la lampe. Le poignard transperça le réservoir et se ficha dans la paume de Damien.

Paule recula et récupéra le poignard, Damien gémit en voyant le sang couler de sa main. La vieille revint à la charge mais le jeune homme la frappa en plein visage avec le réservoir percé. Elle s'effondra et l'entraîna dans sa chute. Paul était à califourchon sur le torse de la grand-mère d'Anne-Laure. Le liquide inflammable continuait de couler sur la chemise et le visage de Paule. Elle saignait du nez et de la lèvre supérieure, ses joues étaient pleines de contusion. « Ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça, petit con ! » Elle attrapa le poignard et, du manche, lui frappa la tempe avec force. Damien ne comprenait pas d'où cette vieille peau tirait toute sa force. Un deuxième coup encore plus fort fut asséné, Damien roula sur le côté. À nouveau, Paule avait le dessus. Elle s'apprêtait à lui planter le poignard dans la poitrine.

Damien sentit alors dans sa poche un petit objet. C'était le Bic de Thomas, qu'il lui avait piqué la veille, après le dernier joint. Avec un détachement surprenant, Damien se rappela que son ami était spécialisé dans les briquets en fin de vie. Est-ce que celui-ci marchait ? Il l'alluma et l'approcha de la chemise de Paule.

Qui s'embrasa.

Paule tenta d'étouffer le feu en tapant dessus avec les mains, mais elles étaient

aussi mouillées que son visage. C'est quand les flammes atteignirent cette partie du corps que les cris furent horribles. Damien ouvrit la porte après avoir retrouvé la clef tandis que l'odeur devenait insupportable. Dans sa panique, Paule enflammait les draps qui recouvraient les meubles. Le feu se propagea vite, grimpant le long des murs avec l'aide bienveillante du papier peint, avançant avec la complicité du parquet. Damien fut surpris de penser qu'il avait faim.

La maison fut vite évacuée, les pompiers vite sur les lieux. Devant les flammes et le travail des secours, Damien retrouva sa cousine en larmes. Des pans entiers de son enfance disparaissaient, réduits en cendres. Il voulait lui dire, lui montrer les deux photos qu'il avait sauvées du désastre. Il devait raconter ce qu'il venait de vivre, son combat avec ce monstre qui n'avait fourni aucune explication. Il ne comprenait pas ce qui s'était passé mais il devait le raconter.

On prit sa blessure au cou pour une griffure de chat. Il acquiesça et oublia les photos dans sa poche. Le secret était trop compliqué, il ne pouvait pour l'instant que le garder pour lui. On ne déplora aucune personne disparue, exceptée mamie Paule. Les pompiers déclarèrent n'avoir retrouvé aucun corps dans les décombres de la centenaire maison de famille des Pinson.

La cérémonie en l'honneur de la doyenne de la famille est sobre et émouvante, mais purement symbolique. Damien ne peut s'empêcher de l'imaginer là, tapie, à regarder ses propres funérailles. Il ne sait dire si le frisson qu'il éprouve est dû au vent froid inhabituel en ce mois de juillet, ou à la peur de la revoir, un jour, devant la boîte où il a caché la photo sépia d'une promenade de 1893 et celle en couleur d'un déjeuner de 2006.